

## **Cahier de la Haute Lande** **Extraits**

Jean-Pierre Issenhuth

---

Number 18, Spring 2009

Dans les fleurs du tapis. Fictions au détail

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2570ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (2009). Cahier de la Haute Lande : extraits. *Contre-jour*, (18), 21–36.

# Cahier de la Haute Lande

extraits

---

Jean-Pierre Issenhuth

Quand je ne suis pas accompagné, je m'efforce de me présenter mal fagoté dans les magasins et autres lieux publics. Souvent, j'observe que j'inspire au personnel des sourires rentrés, sinon du dédain, et j'ai l'honneur et le bonheur de partager l'éloignement que suscitent tous les mal vêtus par nécessité. S'il est vrai qu'« il vaut mieux, beaucoup mieux provoquer la moquerie que l'envie » (José Carlos Somoza, *La théorie des cordes*), j'ai un comportement utilitaire.

\*

Primo Levi a déclaré dans une entrevue qu'il n'aimait pas la littérature de Borges : « Je le connais peu, et je dirais que j'éprouve pour lui une sourde antipathie. » Levi ne s'est pas expliqué sur cette aversion, mais, le connaissant un peu, il n'est pas difficile d'imaginer que Borges lui était étranger par son côté « perle de culture » ou « fruit confit dans la littérature ». Ce même côté de Borges avait éloigné Gombrowicz : « Il avait l'air d'un ajout, d'un collage, d'un ornement extérieur. » Jusque-là, rien de bien étonnant, mais Cioran est allé plus loin dans la méchanceté : « Borges – un faiseur, un Paulhan réussi. [...] Il était fait pour avoir du succès en France, où l'on aime par-dessus tout le procédé, le truc, le faux. »

À Göttingen, quand Oppenheimer prit quelques heures de son temps d'étude pour s'initier à Dante, Paul Dirac lui demanda : « Pourquoi perdre son temps avec de telles inepties ? » Qu'est-ce qu'il aurait dit de la littérature *sur* Dante ? Dirac est un gant de crin toujours utile quand je commence à me payer de mots. Il n'a écrit que des équations et leur résolution. Lui-même, comme Socrate ou Diogène, on ne le connaît que par des anecdotes et des propos rapportés.

\*

« Fermiers admirés pour la qualité de leur travail — ils furent en Europe les premiers à pratiquer la rotation des cultures et la fumure intensive des terres —, ils sont considérés aux USA comme des agriculteurs hors pair dont les Américains s'arrachent les produits quand ils le peuvent. » Ainsi s'exprime Jacques Légeret (*L'énigme amish*) au sujet des Amish qu'il fréquente depuis longtemps. Avec toutes les incongruités et les incohérences de leur contre-culture héritée du XVII<sup>e</sup> siècle, les Amish ont maintenu des façons culturelles qui les placent à l'avant-garde agricole. Un équipement léger soustrait leur terre à la semelle de labour. Résultat : un acre de terre amish du comté de Lancaster, en Pennsylvanie, vaut 5 200 \$, quand l'acre agricole américain a une valeur moyenne de 596 \$. François Bilodeau m'a rapporté un jour du comté de Lancaster un petit flacon de terre amish. Que pourrais-je posséder de plus précieux ?

La conception de la fécondité du sol a évolué depuis quarante ans. En 1969, l'UNESCO la définissait ainsi : « La fertilité est l'aptitude du sol à entretenir la croissance des plantes agricoles. » Sans abolir cette définition, un texte officiel suisse de 1991 la fait précéder du paragraphe suivant : « Le sol est fertile lorsqu'il présente une faune et une flore très variées et biologiquement actives, une structure typique pour sa situation ainsi qu'une capacité de dégradation intacte. » C'est une description du sol amish.

Les 1 000 chapons de mon ami l'éleveur ont été mangés pour les Fêtes. Ce 15 janvier 2008, les cabanes sont libres, prêtes pour le pelletage du fumier. Je commence avec l'idée de rapprocher encore un peu mon sol de la terre du comté de Lancaster.

\*

Je fais partie de la nature, tout le monde en fait partie. Le fait d'avoir partie liée avec tout ne souffre aucune exception. Comme il est bizarre de lire (et je le lis souvent) que les gens qui aiment la nature l'aiment contre l'humanité ! S'ils existent, ces gens-là n'aiment pas la nature.

Toute conception de la nature qui n'inclut pas l'humanité est une aberration. Toute humanité qui se conçoit ou se rêve hors nature nage dans l'absurdité. La culture n'a jamais extrait personne de la nature. Hommes, femmes, animaux, plantes, minéraux, tous ensemble, comme dans une arche, nous sommes embarqués.

L'Ancien Testament n'emploie le mot « boîte » que deux fois. La première, pour désigner l'arche ; la seconde, pour nommer le panier dans lequel dérive le petit Moïse. La boîte est un instrument de salut, et nous sommes tous dans la même.

\*

À part peut-être les topinambours, la roquette, la mâche, les scorsonères et les aubergines blanches, je n'aurai cultivé ici qu'une quinzaine de légumes courants — chacun en assez grande quantité — par exemple : 100 laitues l'année dernière, 300 poireaux cet hiver — pour alimenter le troc qui régit les relations dans ce petit coin de forêt. J'aimerais m'enorgueillir d'y avoir remis le troc à l'honneur, mais je l'ai trouvé sur place, déjà installé, pour que la concurrence et la compétition naturelles n'étouffent pas la coopération, naturelle aussi, et gage d'équilibre. Je n'ai eu qu'à m'insérer dans un système existant. Contre des invitations à manger, des services et des dons divers, j'ai fourni au voisinage des légumes, des bras pour la construction de charpentes ou le pelletage de fumier, et un service de piégeage des taupes et des rats-taupes (29 captures en 2007, 5 en janvier 2008, 2 en février, 5 en mars). L'ingratitude, qui ruine l'échange de bons procédés et le partage, je ne l'ai jamais vue, et l'indépendance qui m'est chère n'a jamais souffert le martyre.

\*

La cabane que je construis, les gens d'ici l'appelleraient plutôt une petite grange. Elle mesure 20' de long, 15' de large, pour 9' de hauteur au centre, avec un dépassement du toit de 3' du côté ouest, d'où viennent les tempêtes du Gulf Stream. Il m'aura fallu cinq ans pour trouver dans les rebuts et transporter dans ma petite voiture les matériaux nécessaires : les 400 pierres du soubassement, les 1200 tuiles canal, les madriers, les planches et les couvre-joints, les 11 fenêtres, la porte, le carrelage, tout. Je n'ai pas trouvé de madriers assez longs pour constituer les poutres de 13' dont j'avais besoin ; je les ai fabriquées avec trois ou quatre étages de petits morceaux collés, cloués et boulonnés. Par bonheur, j'ai trouvé une vingtaine de chevrons de 11' pour la couverture.

Je commence à m'en rendre compte : la construction de bâtiments agricoles à l'ancienne, même petits, surtout avec des matériaux recyclés, est difficile et interminable sans les corvées qu'organisaient, pour l'érection des granges, les Landais comme les Canadiens français, et qu'organisent encore les Amish. Mais, même solitaire, que cette entreprise est belle !

\*

Qu'est-ce que le cœur ? Pas cette pompe que j'ai dans le corps et qui me joue des tours pendables. Pas non plus un robinet à sentiments. Alors le cœur doit être quelque chose de plus grand. Un mot, quand on en chasse les significations insuffisantes et insatisfaisantes, agit à l'inverse de ce qui s'éloigne : il grandit en reculant dans l'inconnu.

Sur ce cœur inconnu, je sais au moins une chose (et il me faut en remercier la solitude) : plus il recule, moins il y a pour lui d'espace, et moins de temps. Quand je revois ceux et celles que j'aime après une longue séparation, c'est comme si je les avais vus la veille.

\*

*Journal* d'Hélène Berr, morte à Bergen-Belsen à 24 ans. Note du 11 octobre 1943 :

*Samedi, j'ai lu aussi l'Évangile selon saint Matthieu ; je veux dire ici toute la vérité, pourquoi la cacherais-je ? Je n'ai pas trouvé autre chose dans les paroles du Christ que les règles de conscience auxquelles j'essaie d'obéir d'instinct. Il m'a semblé que le Christ était plus mien que celui de certains bons catholiques. Quelquefois, je pensais que j'étais plus près du Christ que beaucoup de chrétiens, mais là, j'en ai eu la preuve.*

\*

Étrange perception de l'Évolution que celle de Pierre Guyotat :

*Plus tard, le système de l'Évolution, sa révélation à moi, augmentera et étendra cette sensibilité à quelque chose qui est comme la non-existence de la chose. Elle est précédée d'une telle quantité de transformations dans le temps, chaque chose étant un instant du temps, qu'elle n'existe presque plus. (Coma)*

Il se serait donc écoulé tant de temps depuis l'origine ? Mais non, à peine une minute. L'Évolution débute à peine, tout commence à exister, surtout moi : sur bien des points, j'ai encore le comportement des canards ; je me reproduis comme les mammifères ; il m'arrive souvent aussi d'être une plante et une pierre.

\*

Je ne sais pas qui est Dieu. Je sais encore moins ce que peut être l'harmonie de Dieu — et c'est ce que j'aurai le plus cherché, en tout ce que j'aurai fait, les plus petites choses et les moins petites. « Je ne sais pas ce que je suis, je ne suis pas ce que je sais : une chose et pourtant aucune chose, un petit point et un cercle. » « Je n'aime qu'une chose et ne sais ce qu'elle est, et parce que je l'ignore je l'ai choisie. » (Angelus Silesius, *Le voyageur chérubinique*)

Dans *Maintenant ou jamais*, un personnage de Primo Levi, Mendel l'horloger, qu'un malheur sans nom a submergé, voit l'harmonie dans le passé : « Il faut encore que tu saches que ce village qui n'existe plus, je

l'ai maudit plus d'une fois, parce que c'était un village de canards et de chèvres, et qu'il y avait une église et une synagogue mais pas de cinéma ; et maintenant, quand j'y repense, cela me semble le Paradis terrestre et je me couperais bien une main pour que le temps fasse marche arrière et que tout redevienne comme avant. »

Je vois plutôt l'harmonie de Dieu dans l'avenir. Je l'attends activement, je cherche à en faire apparaître des reflets, comme si sa possibilité inaperçue comptait sur moi pour se manifester, et que l'imagination, et les bras, et toutes mes facultés m'avaient été donnés pour cet office.

Le sigle SDG, que Bach écrivait en tête de ses partitions, je l'ai gravé en 2002 dans le béton armé d'un couvercle de puisard que j'avais coulé. Je me suis dit : « Pourquoi l'harmonie de Dieu, telle que j'essaie de l'imaginer, ne serait-elle pas dans un couvercle d'égout ? N'est-ce pas d'abord dans les choses les plus quelconques qu'elle devrait se manifester ? »

\*

Je tombe encore une fois sur un écrivain qui déclare : « Je ne sais rien faire d'autre qu'écrire. » Si elle est exempte de coquetterie, cette affirmation est dangereuse, car qui sait écrire ? Prétendre qu'on ne sait rien faire d'autre revient à se glorifier d'être un bon à rien.

\*

Quand on fait un cadeau, s'il est utilitaire, on vérifie qu'il convient à l'usage pour lequel il est prévu, et s'il est inutile, on tente de s'assurer, ou du moins de se persuader, qu'il justifie, par sa beauté, son existence d'objet inutile, c'est-à-dire qu'il est digne d'être contemplé.

Publier, c'est faire un cadeau, utilitaire ou inutile, selon les cas, à des destinataires inconnus. En aucune circonstance, il ne semble être question d'« exprimer » ou de « communiquer » quoi que ce soit, sinon l'étrange intention de faire un cadeau à des inconnus. « Exprimer » et

« communiquer » vont de soi ; la chose elle-même le fait ; on ne peut, sans redondance absurde, constituer des phénomènes inévitables en intentions.

La qualité du cadeau est la qualité de l'objet lui-même. Dans le cas de la publication, c'est un objet de mots, et la qualité doit être dans les mots. Cette qualité m'a toujours semblé plus mathématique que littéraire, mais peu importe.

Publier n'est jamais une nécessité. De même que le monde continue à exister quand je ne le regarde pas, l'objet existe même s'il n'est pas diffusé, ou s'il est seulement offert dans l'entourage, comme une lettre à des amis.

Et comme tout objet, par le feu, la perte, l'usure ou autrement, il devrait pouvoir disparaître sans que personne pousse les hauts cris, parce que c'est le destin ordinaire.

\*

Le propre du Talmud est de dérouter. Primo Levi le montre avec éclat dans *Maintenant ou jamais*. Quelle autre philosophie est vraiment déroutante, capable de faire dérailler complètement les automatismes de l'esprit, de le séduire pour le semer, de le gagner pour le perdre, de le frustrer de ses souhaits, de le faire marcher en terrain cohérent pour aussitôt, par une pirouette, lui prouver qu'il marchait sur la tête ? Cela m'inspire confiance ; il me semble que c'est complet, alors que, si souvent, j'ai le sentiment d'être en présence de la moitié d'une chose, et qu'on me cache l'autre, ou que la moitié absente manque pour une raison inconnue. L'absence de contradictions est la voie la plus sûre vers ce malaise, qui est aussi une déception.

\*

La naissance et la mort sont si proches, dans l'immensité du temps, que Thomas Becket a eu raison, dans son ultime homélie de Noël, de rapprocher la Nativité du martyr d'Étienne, célébré le 26 décembre.



On croit souvent qu'Eliot, dans *Meurtre dans la cathédrale*, a inventé cette homélie, alors qu'il l'a simplement reproduite. Il est tellement plus beau, plus vrai et plus puissant qu'il en soit ainsi ! Que l'homélie ait traversé les siècles et m'arrive avec l'écho même de la cathédrale de Canterbury, tel qu'il a résonné le 25 décembre 1170 !

Voilà quarante et un ans que j'ai lu cette homélie pour la première fois, et depuis lors, y a-t-il eu un 25 décembre où je n'y ai pas pensé ? Elle me revient fidèlement comme le signe qu'il y a des choses qui ne s'inventent pas, ou qui gagnent à ne pas être inventées.

Becket, qui rapprochait le 25 décembre du 26, la Nativité de la fête d'Étienne, devait mourir le 29, assassiné dans sa cathédrale, et il le savait. Quiconque aurait inventé cette homélie sans mourir aurait ajouté à l'empire de l'illusion.

\*

Ce cahier ressemble à un train de marchandises en formation dans une gare de triage. De temps à autre, un nouveau wagon, lancé d'une butte vers une rame en attente, la tamponne et s'accroche. À la toute fin arrive la locomotive, et la rame s'ébranle avec ses wagons disparates, unis par la seule destination.

Dans ce cahier, j'aimerais montrer à l'occasion certaines choses que le spectacle escamote. Je n'ai pas été surpris de lire récemment que les livres qui paraissent en français hors Québec sont lourdement triés par les diffuseurs. Tout ce qui ne fera pas recette n'atteint pas le Québec. Le risque de ce procédé, commercialement compréhensible, est l'élimination de ce qui n'est pas dans la ligne du *Zeitgeist*.

\*

Emerson dans la rue avec une brouette : tel était le « personnage universel » rêvé par Thoreau dans son *Journal (1837-1861)*. Ce personnage reste-t-il un rêve ?

Prenons un intellectuel de la Sorbonne : monsieur Maffesoli. « Pauvre siècle où le mot intellectuel désigne tout et n'importe quoi, c'est-à-dire pas grand-chose », dit-il, et on comprend assez vite que le mot intellectuel, bien employé, ne devrait désigner que lui. Dans la suite de *Du nomadisme*, monsieur Maffesoli confirme cette intuition en citant continuellement ses innombrables ouvrages sans un soupçon de modestie, même fausse. Étant le seul intellectuel digne de ce nom, il est condamné à se citer lui-même à perpétuité.

Voilà qui m'éloigne à grande vitesse de la rue et de la brouette, qui est pourtant un instrument nomade.

\*

Dans *Du contrat social*, Rousseau fait cette bizarre observation sur les légumes : « Pourquoi mange-t-on tant de légumes en Italie ? Parce qu'ils sont bons, nourrissants, d'excellent goût. En France où ils ne sont nourris que d'eau, ils ne nourrissent point et sont presque comptés pour rien sur les tables. » Si les légumes français du XVIII<sup>e</sup> siècle n'étaient vraiment nourris que d'eau, ils devaient faire pitié, d'où peut-être la réticence à s'en nourrir, car on répugne à absorber quelque chose de malingre et de chétif, de peur que l'insuffisance de la chose ne se communique au mangeur. Le légume italien, quant à lui, baigne dans le mystère : de quoi était-il nourri, que la France ignorait, pour présenter un tel attrait ?

\*

J'ai toujours eu le goût des cas particuliers, des marges, des exceptions, des insurgés, des rebelles (et même des enragés), des francs-tireurs, des clandestins, des isolés, de ce qui s'écarte du consensus. Ce goût est associé à la sensation contestable qu'en toutes choses, la ligne générale est une suite d'errements. Pour ne pas devenir tout à fait nuisible, ce goût a besoin d'un contrepoids : l'amour du présent général, qui n'est pas nécessairement une approbation.

\*

Jean Genet : « Je suis resté dix ans dans cet état misérable, dans cette imbécillité qui fait le fond de la vie : ouvrir une porte, allumer une cigarette... Il n'y a que quelques lucurs dans une vie d'homme. Tout le reste est grisaille. [...] La plupart de nos activités ont le vague et l'hébétude de l'état du clochard. » (*L'ennemi déclaré*) Cette imbécillité, ce vague, cette hébétude, chez Genet qui a toujours refusé d'exercer un métier, ressemblent à la sécheresse intérieure que Georges Navel, qui a travaillé toute sa vie, appelle l'ennui : « Il m'apparaissait que l'ennui m'avait partout rejoint dans des conditions diverses d'existence, dans les usines et sur les chantiers, avec ou sans Anna, et que partout où j'irais, ce n'était pas la peine de fuir, il me suivrait dans l'activité au travail ou dans les loisirs forcés ; que l'ennui, l'état de sécheresse intérieure, encore plus que la faim, est le vrai mal des hommes. » (*Travaux*) L'inaction et l'action ont-elles donc les mêmes effets pervers ?

\*

Je lis souvent qu'on considère, de l'extérieur, le christianisme comme une « religion du Livre ». Ce n'est pas vrai de l'intérieur.

Les évangélistes n'étaient pas des écrivains. Les Évangiles ne sont pas un livre. D'un certain point de vue, plus sérieux qu'il n'en a l'air, ce sont des listes d'épicerie, marquées par les défauts qui laissent souvent perplexe l'utilisateur de ces listes quand il ne les a pas préparées lui-même : des lacunes, des incohérences, des oublis, de l'imprécision, des redondances, des énoncés mystérieux, des produits introuvables. Pas grand-chose à voir avec la littérature. Même de la chronique, qui est un genre littéraire mineur, on attend plus d'exactitude, plus de cohérence et moins de lacunes.

Des millions d'hommes et de femmes, qui n'étaient ni illuminés ni hystériques, ont donné leur vie à la suite du Christ. Pas plus qu'on ne donne sa vie pour rire, on ne la donne pour un livre, pour un être de papier, pour une ombre chinoise, pour un ectoplasme surgi d'une liste d'épicerie.

Le christianisme est la rencontre de quelqu'un qui est venu, qui s'est manifesté dans la vie même. Les listes d'épicerie, dont personne ne peut se passer, ne sont que des aide-mémoire.

\*

Le traité de Versailles, la débâcle économique et la misère noire des années 1920, joints à quelques aspects du tempérament germanique, ont donné l'impulsion de la catastrophe nazie. Je ne crois pas qu'ils auraient suffi pour que le système perdure. Appuyée par un appareil répressif exceptionnel, l'éducation nazie a joué le rôle décisif. La jeunesse a eu le cerveau lavé. Sous les dehors les plus exaltants et les plus joyeux, on y a programmé la haine et le mépris de tout ce qui n'est pas visiblement fort. Toute éducation réussit, même si, souvent, il n'est pas donné à l'éducateur de le savoir. Pourquoi l'éducation nazie, si savamment orchestrée, aurait-elle échoué ?

Que serais-je devenu, qu'aurais-je fait ou laissé faire si, pris en charge par l'éducation nazie du lever au coucher, à l'école et dans les sports et loisirs, j'avais été déformé au point de dénoncer mes parents, à dix ans, avec la certitude d'avoir raison ?

Cette éducation terrifiante, liée à l'efficacité du système de délation et de répression, donne un éclat inouï à Dietrich Bonhoeffer, à Sophie Scholl, à ses amis de la *Rose blanche*, à toute la résistance allemande de l'intérieur, qui reste en partie méconnue. Ce qu'elle a fait dans l'antre même du monstre, ce n'étaient pas des amusettes de Robin des bois.

\*

Jean Genet sur le temps : « Une chose est sacrée pour moi — j'emploie bien le mot sacré —, sacré, c'est le temps. L'espace ne compte pas. Un espace peut se réduire ou s'augmenter énormément, ça n'a pas beaucoup d'importance. Mais, le temps, j'ai eu l'impression, et je l'ai encore, qu'un certain temps de vie à ma naissance m'était donné. » (*L'ennemi déclaré*)

Je perçois le temps de cette manière. Je l'aime avec tous ses attributs : la flèche de la chronologie, seul ordre vrai<sup>1</sup>, et l'usure, et le déclin, et la perte, qui sont l'ordre des choses.

J'aime le temps comme s'il était la présence de Dieu.

\*

Il n'y a jamais de lubies durables dans la pensée des mains. Dans le travail manuel, le geste est immédiatement sanctionné comme succès ou échec, vérité ou erreur, par un accident, par une blessure, par un résultat évidemment lamentable. L'ouvrier est viré, l'artisan perd sa clientèle.

Dans le travail intellectuel appliqué à la matière, des lubies peuvent se donner libre cours un certain temps. Un ingénieur se trompe, et, au bout d'un certain temps, un pont s'effondre, un avion tombe, on doit rappeler une gamme de voitures. L'ingénieur doit comparaître, ou il est remercié, ou on le met sur une voie de garage.

Le travail des intellectuels verbaux est bien plus insidieux. Il jouit d'une immunité complète. Un intellectuel verbal peut délirer sa vie durant ou donner à corps perdu dans l'insignifiance sans encourir la moindre sanction.

\*

La petite grange que j'ai bâtie se change peu à peu en musée de l'outil. Rien de rare : les outils aratoires et forestiers les plus courants, longtemps manipulés par des Landais anonymes. Combien de mains ont été blessées par les lames ? Combien ont contribué à polir les manches ? Chaque outil rayonne de l'aura qu'a installée autour de lui une charge d'actes.

Une foule immense, que le bâtiment n'aurait su contenir, y entre avec les outils. Les énumérer, c'est recharger la batterie de l'activité humaine sur la lande, avec sa sueur et le reste. Voici la liste des outils qui sont entrés dans la grange le 12 mars 2008 : deux crocs à fumier, quatre pelles, six

faux, sept scies, douze haches, six fourches à deux, trois et quatre dents, deux fourches-bêches, trois bêches, deux échenilloirs, deux sarcloirs, cinq binettes, une serpe à long manche, trois pioches, deux pics, trois outils de gemmage, deux faucilles, des ciseaux à tondre les moutons, deux râteaux de bois et trois râteaux de fer.

\*

De *Bouvard et Pécuchet*, lu il y a quarante ans, il me reste en mémoire une phrase : « Ayant plus d'idées, ils eurent plus de souffrances. » Si je me rappelle bien, cette petite phrase qui décrit les deux masochistes était à la page 13 des classiques Garnier (couverture jaune).

D'*Ostinato*, de Louis-René des Forêts, lu tout récemment, il ne me reste également qu'une phrase : « L'univers n'a de présence réelle que pour qui s'en fait humblement l'écho. »

Ces deux phrases sonnent comme le petit pan de mur jaune de la *Vue de Delft*.

Dans les deux cas, à quarante ans d'intervalle, je me suis posé la même question : le livre entier avait-il pour but d'accoucher d'une petite phrase ?

\*

La littérature est périodiquement renouvelée par une vue d'en bas. Quelqu'un émet des doutes sur ce qui le domine. Lautréamont, sur les Grandes Têtes molles ; Rimbaud, sur la vieillesse générale ; Apollinaire, sur Baudelaire-Rimbaud-Mallarmé ; Proust, sur le genre Sainte-Beuve ; Arthur Cravan, sur Gide ; Céline, sur le genre « proust-proust » ; Sarraute, sur Valéry ; etc.

Il existe une littérature hispanique (espagnole et sud-américaine) captivante dont je n'avais pas la moindre connaissance il y a quelques années : César Aira (Argentine), Alan Pauls (Argentine), Enrique Vila-Matas (Espagne), Sergio Pitol (Mexique), Augusto Monterroso (Guatemala).

Vila-Matas a exprimé sa vue d'en bas et ses doutes sur ce qui le dominait en évoquant « le regard compatissant de ces pédants de mon pays si arriéré, écrivains hautains et ancrés dans une littérature de carton-pâte » (*Paris ne finit jamais*).

\*

À quoi bon la vie en commun, si elle ne donne pas lieu à une communauté ? La juxtaposition instaure le désert.

Dans tout voisinage, autant que possible, pour le meilleur et le pire, il faut tenter la communauté, lancer la coordination sans subordination.

Qu'il n'y ait, entre tous, que des virgules et des points-virgules égalitaires, et jamais aucun point d'aucune sorte, qui compromette le libre passage vers l'horizon et au-delà.

---

<sup>1</sup> C'est l'ordre que revendique Wilhelm von Humboldt, parce que, dit-il, c'est « l'ordre dans lequel j'ai appris, lu ou pensé. » (*Journal parisien 1797-1799*)



Richard-Max Tremblay, *Jardins #2*, 2008, huile sur toile, 152 x 183 cm